

Marina Yaloyan

La musique comme refuge

Spécialiste des relations internationales, la journaliste et éditrice publie un émouvant premier roman où se déploient les thèmes de la mémoire, de l'exil et du regard intime porté sur l'Histoire.

Nouvelles d'Arménie Magazine : Ce roman est très sensoriel et fait appel à des souvenirs d'enfance. Qu'est-ce qui vous a aidée à les retrouver ?

Marina Yaloyan : On n'oublie jamais son enfance parce qu'elle reste la partie la plus vraie et la plus pure de nous-mêmes. J'avais un véritable plaisir à retrouver cette sensation d'émerveillement et d'instant présent que chaque enfant porte en lui avant que le monde ne vienne l'altérer. Et en écrivant, je me suis aperçue que ces sensations ne m'avaient, au fond, jamais quittée.

NAM : Chaque personnage a une vision différente du passé. Pourquoi avoir insisté sur ces désaccords ?

M. Y. : Parce que dans ce livre, il n'y a pas de jugement. Chaque personnage a son passé, son parcours, ses failles. Personne n'a totalement tort ou raison. On comprend aussi bien Babulya et son rêve de la Russie impériale, que grand-mère Maria et sa nostalgie du communisme ; la mère, qui trouve refuge dans une passion, ou le père, qui se délite sans jamais abandonner. Ce sont justement ces différences qui rendent les personnages contradictoires, certes, mais aussi attachants et profondément humains. Ils sont tous traversés par l'Histoire. Et la grande question est : qu'est-ce qu'il leur reste quand tout change ?

NAM : Pour vous, la musique est-elle une forme de résistance face aux épreuves de la vie ?

M. Y. : La musique, c'est peut-être la seule chose qui persiste quand tout échoue. Dans le roman, le monde social et politique s'écroule, les livres sont brûlés, les souvenirs aussi, la famille se brise, mais la musique, elle, reste, comme le dernier rempart, une der-



La Petite pianiste d'Erevan
de Marina Yaloyan
Albin-Michel, 20 €.



D.R.

nière lueur d'espoir. Tant qu'il y a la musique, la vie continue. C'est le langage même de l'âme. D'ailleurs, j'ai écrit ce livre un peu comme une partition, avec ses fortés, ses crescendos, ses pianos et ses silences...

NAM : L'écriture de ce livre, que l'on devine en partie autobiographique, a-t-elle été difficile émotionnellement ?

M. Y. : Oui. Même si les scènes et les personnages sont entièrement reconstruits pour aller bien au-delà d'un simple récit de soi, il m'arrivait de pleurer en écrivant certains passages. Vous savez... Ce sont les chansons oubliées, la langue maternelle abandonnée, les vies brisées de ces générations, le retour dans la ville d'enfance qu'on ne reconnaît plus, les parents qui vieillissent, la tragédie silencieuse de l'exil... Tout cela est profondément intime, douloureux et en même temps universel.

NAM : Dans votre roman, certains objets ou motifs reviennent comme des symboles. Est-ce une manière de traduire ce que les personnages n'arrivent pas à dire ?

M. Y. : Tout à fait. J'aime beaucoup le symbolisme en littérature parce qu'il apporte une véritable profondeur au texte. Dans ce roman, tout est double, et les objets vivent leur propre vie. Par exemple, la fenêtre, c'est à la fois l'ouverture et la prison ; le feu sauve des vies tout en détruisant une civilisation ; le poêle est Dieu, mais aussi un monstre. La musique est un refuge, mais aussi une trahison. Il y a aussi les arbres coupés, comme les êtres vivants arrachés à la mémoire. La maison d'allumettes, le théâtre en carton, les marionnettes... ce sont les symboles fragiles d'un monde en déséquilibre en train de glisser dans l'abîme.

NAM : L'histoire commence et se termine par un voyage en avion. Avez-vous choisi de mettre en parallèle ces deux scènes ?

M. Y. : Absolument. On se demande ce qui s'est passé entre ces deux voyages. Et la réponse est : toute une vie. L'avion, c'est l'exil, mais aussi la liberté. Commencer et terminer l'histoire avec la même scène, alors que le temps a tout broyé, c'est presque un destin. ■

Propos recueillis par Lena Ichkhan